

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU:
A LA CONSERVATION DES AFFICHES
Rue Impériale, 47
LYON
Ecrire franco.



JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON

Six mois..... 6 f. »
Trois mois..... 3 » 50 c.
1 fr. en sus par trimestre pour l'étranger.

Les abonnements se paient d'avance.

REVUE THÉÂTRALE

Grand-Théâtre.

Roland à Roncevaux a retrouvé son succès des premiers jours avec ses interprètes d'alors.

Dulaurens est toujours le terrible paladin qui pousse avec tant de vigueur son formidable cri de guerre : *Exterminons les Sarrasins*. Aussi le public, non content de l'applaudir à outrance, lui fait bisser chaque soir l'air : *Superbes Pyrénées* et le chœur si entraînant du troisième acte.

M. Périé recueille sa bonne part d'applaudissements dans le rôle de l'archevêque Turpin, qu'il a créé à Lyon.

Mme de Taisy a trouvé dans *Roland* un succès de plus à joindre aux nombreux succès précédents, un nouveau fleuron pour sa belle couronne d'artiste.

Les chœurs, notablement renforcés, produisent un effet grandiose, et tout concourt à assurer à cette reprise une bonne série de représentations.

Lundi 25 du courant, aura lieu la reprise de *Faust* et certainement aussi le 3^e début de M. Périé qui, bon chanteur partout, est surtout admirable dans cet opéra, l'écueil pourtant de plus d'un bon artiste. Nous vous recommandons surtout la sérénade que Méphistophélès chante sous la fenêtre de Marguerite et que M. Périé dit à ravir.

Bien qu'un peu tardivement, nous tenons à féliciter M. Lhérie de sa belle interprétation de Zampa. Il y avait longtemps que nous n'avions eu un ténor léger aussi

convaincu, mettant autant de chaleur dans son jeu que d'énergie dans son chant.

Nos sincères compliments, M. Lhérie.

Théâtre des Célestins.

Méphisto, Valentin, Va-te-Purgis, sont les seuls mots qui viennent sous la plume du chroniqueur depuis que le *Petit Faust* a fait élection de domicile aux Célestins.

En effet, on ne parle plus que de cela. Comment Valentin peut-il tenir dans la soupière? Voilà ce que demandent les uns. Comment Valentin peut-il être enlevé au ciel si facilement? Voilà ce que demandent les autres. Moi, je ne demande rien; je constate seulement que Valentin est bien amusant, Faust très-original avec son chapeau à ressort, que Méphisto n'est pas fait pour vulgariser la peur salutaire du diable, au contraire, et que Marguerite est charmante de tous points.

Il y a aussi le cocher de fiacre qui est d'un réussi! Mais le cocher n'est rien. C'est le fiacre qu'il faut voir; à lui seul il a un succès pyramidal, le cheval (car il y en a un), vrai type du genre, serait bien coté de 30 à 35 francs, à Charabara.

La musique du *Petit Faust* n'est pas à dédaigner. C'est le digne pendant de l'*Oeil crevé*. Il y a le chœur des soldats, vraie parodie du grand *Faust*, les couplets des Saisons que l'*Entr'acte* a publiés, une valse charmante et quelques autres motifs d'une valeur réelle.

Trois fois par semaine la salle regorge de public, et ce n'est pas près de finir.

Avant-hier a eu lieu le bénéfice de M. Montbazon.

Trois pièces nouvelles composaient le spectacle : *Richelieu à Fontainebleau*, grand drame très-bien interprété par Mmes Smith, Dalloca et Ricquier et MM. Montbazon, Laty, Harville, Fraizier, Lebrun, Chevalier et Cazaubon fils.

M. Harville est très-bien dans le rôle de Richelieu et M. Laty a soulevé des bravos frénétiques, surtout à sa chute du dernier tableau.

Les Petites affiches, comédie en un acte, très-spirituelle et qui ferait rire un croquemort. Martin a un rôle de portier modèle et Lecomte et Homerville, ainsi que M^{me} Maës et Clarisse, rivalisent d'entrain.

M^{me} Pot au feu, c'est le nom que donne Sigismond, peintre célèbre, à sa femme qui, suivant lui, s'occupe trop de choses mesquines, telles que le prix du beurre ou des œufs. Jeanne est cette M^{me} Pot au feu et sa mise est si simple que Ratafia (Clarisse), maîtresse de Sigismond, la prend pour la bonne et lui compte les amours de ce traître.

Luco, en poète pour la confiserie, a une tête splendide couverte de cheveux filasse, et Benoit, dont le nez grandit encore à ce qu'on m'a dit, est très-amusant.

En somme, succès général pour tous.

A.-L. MAQUAIRE.

PCÉSIE

LA MARGUERITE DES PRÉS.

Il est une gentille fleurette
Qui, sous les caresses de mai,
Ouvre sa blanche collerette
▲ L'œil qui s'arrête charmé.

Jeunes, son aspect nous attire ;
Vieux, il semble nous rajeunir ;
Chaque âge auprès d'elle soupire
D'espérance ou de souvenir.

Elle n'a pas ce frais dictame,
Haleine des rosiers en fleurs,
Mais elle sait parler à l'âme,
Elle est l'interprète des cœurs.

Au désir qui la questionne,
Elle répond avec bonté ;
Les pétales de sa couronne
Sont un oracle incontesté.

Chaque feuille qui, de l'attente,
Tombe victime tour à tour,
Devient pour l'âme impatiente
Le thermomètre de l'amour.

De ses quinze ans Rose inquiète,
Déjà rêvant un doux aveu,
Vient demander à la fleurette
Si le beau Sylvain l'aime UN PEU...

De plus en plus son sein palpite,
Son front se penche tout à coup ;
Mais, fleur d'espoir, la marguerite
Lui dit : Sylvain t'aime BEAUCOUP.

A vingt ans, tu peux, jeune fille,
L'interroger impunément.
A cet âge heureux, la sibylle
Dit toujours : — PASSIONNÉMENT !

Mais que la prudence t'arrête,
Ne pousse pas l'oracle à bout ;
Plus tard, tu pourrais, ma pauvrete,
Pour réponse avoir : — PAS DU TOUT.

Marguerite ! des fronts de reine
Sous ton nom se sont illustrés ;
Toi, plus modeste souveraine,
Tu fais l'ornement de nos prés.

L'orage, au-dessus de ta tête,
Obscurcit le vaste horizon ;
Mais, rassure-toi, la tempête
Respecte un trône de gazon.

De tes sœurs, orgueil du parterre,
Le règne ne dure qu'un jour ;
Mais le tien, loin d'être éphémère,
Est éternel comme l'amour !

Gabriel MONAVON.

Voyage artistique.

M. Edouard Cadol, l'heureux auteur des *Inutiles*, vient de faire jouer au théâtre

Cluny, à Paris, une comédie en cinq actes :
La Faussé monnaie.

Bien que cette pièce pêche par le défaut d'intérêt, elle n'en a pas moins obtenu un fort joli succès grâce aux traits d'esprit dont elle fourmille, et si elle n'est pas en tous points égale en mérite aux *Inutiles*, elle n'en a pas moins une sérieuse valeur qui lui assure de nombreuses et fructueuses représentations.

La Comédie française vient de représenter un petit acte de M. Prével : *Un Mari qui pleure*.

La critique parisienne est unanime à constater le succès de cette comédie, et son acceptation au théâtre de Molière suffirait seule pour en faire l'éloge.

La presse théâtrale ne nous apporte que des nouvelles de résiliations, chutes, refus d'artistes de tous genres. Quel mauvais vent souffle donc sur les scènes de province ?

A Bruxelles, Méric a résilié et le bruit court de son engagement à Bordeaux. La basse Coulon a échoué dans la même ville et Mlle Zina d'Alti, un soprano dont on disait merveille, vient aussi de résilier.

A Toulouse, résiliation du ténor Laveysière, de Mlle Moreau, notre pensionnaire de l'an dernier, de Mme Smitz-Erambert, forte chanteuse ; à Rouen, du ténor Quenin et de la basse Desuiteu ; à Avignon, chute des ténors Gourrier et Boudier, de la basse Pousset et de la dugazon Mlle Kohler ; à Genève, la troupe presque entière y a passé et le directeur est à l'affût de nouveaux artistes.

Décidément le métier de directeur de théâtre est un métier bien agréable.

M.

Esquisse Théâtrale.

LES SCIES A L'OPÉRA.

Le mot *scie*, bien qu'il nese soit pas encore mis en règle avec le dictionnaire de l'Académie française, est assez consacré par les

nombreux emprunts faits par tout le monde, plus ou moins, aux légendes des ateliers et des cafés, pour n'avoir pas besoin d'une longue explication.

La scie diffère de la charge et de la plaisanterie, en ce sens que ces dernières n'ont d'autre chance de vrai succès que la nouveauté, la primeur, l'inédit surtout.

La scie est, au contraire, une charge répétée à satiété et sous une forme qui ne doit jamais varier. De là son nom, qui, contrairement à la plupart des mots d'argot, a une signification. Car il est vraiment impossible de ne pas être scié, moralement au moins, lorsqu'on a subi, pour prendre des exemples populaires, un quart d'heure des chansons typiques intitulées : *Il était un jambon de Mayence*, ou bien encore : *Un polonais de la brave Pologne*.

A l'Opéra, les scies sont plus originales.

Voici les principales consacrées par une tradition de trente années.

Honneur d'abord à l'une, *deusse, troisse* de la *Favorite*, qui est descendu dans les masses et fait maintenant partie indispensable des noces et festins.

On sait que dans la *Favorite*, quand l'amoureux Fernand se dirige à la chapelle pour « épouser la maîtresse du roi, » M. Scribe, afin d'occuper la scène jusqu'à son retour et jusqu'à la belle scène du défi avec Alphonse, a imaginé comme remplissage, une scène de seigneurs très-mécontents, dont l'un demande, par la voix aiguë de M. Kœnig, que, si Fernand conclut ce lâche mariage,

« Il reste seul.... avec son déshonneur.

Entre ces deux phrases, *Il reste seul et avec son déshonneur*, Donizetti a imaginé, sans doute pour allonger encore la scène, de faire un repos pendant lequel l'orchestre compte trois mesures muettes, une... deux... trois...

L'on devine d'ici la scie.

Dès que Kœnig a chanté :

Qu'il reste seul...

à l'instant même, pour peu que vous prêtiez l'oreille, vous entendez distinctement pousser avec ensemble et en mesure, aussi

bien par les choristes qui sont sur la scène que par les musiciens de l'orchestre, ces mots très-nettement scandés :

Une, deusse, troisse.

Quant à l'imitation qui se fait maintenant à la fin des dîners fins, voici en quoi elle consiste :

Lorsque arrive la première bouteille de champagne, on commence par remplir tous les verres, les convives se lèvent religieusement, et l'un d'eux entonne cette très-peu poétique parodie :

« Si dans son verre il reste une vapeur,
« Qu'il reste seul..... »

Ici il bat les trois mesures :

Une, deux, trois.

Tout le monde doit à ce moment vider son verre en entier pendant ce court espace de temps, que l'on abrège souvent en pressant le mouvement, et répéter en chœur, avec le chanteur, le dernier hémistiche :

..... avec son déshonneur. »

Celui qui a laissé « une vapeur » dans son verre ou qui est à moitié étranglé par cette rapide ingurgitation qui demande une certaine habitude, celui-là paye une nouvelle bouteille de champagne.



Les traditions de *Guillaume Tell* sont au nombre de deux.

D'abord au 1^{er} acte, quand Ferdinand Prevot est, pendant tant d'années, venu chanter, toujours avec le même enthousiasme, qu'il venait de venger l'honneur de Metchtal dans le sang d'un farouche soldat de Gessler, et que pour preuve, il brandissait son arme ensanglantée, en criant :

« Voyez cette hache. . . »

Jamais aucun directeur, aucun chef d'orchestre n'a pu obtenir, ni par la raison ni par les amendes, que tous les musiciens ne s'arrêtassent un moment pour se rejeter en arrière en exprimant, chacun à sa manière, l'effroi et la terreur, et pousser ensemble ce même cri :

« Ah!.. Ahche! »

Puis, après l'admirable chœur des cantons, quand Arnold, en montrant le soleil qui se lève sur la montagne, s'écrie :

« Amis, voici le jour! »

jamais, non plus, au grand jamais, on n'a pu empêcher cette amusante comédie :

Au moment où les chœurs, suivant le signal d'Arnold, se tournent vers la montagne, à l'instant même, regardez l'orchestre des musiciens.

Par un mouvement simultané, violons et violoncelles tendent leurs archets, les cors dirigent leurs pavillons, les instruments à vent leurs anches, et jusqu'au timbâllier ses deux baguettes, vers le soleil levant.

Seul, le chef d'orchestre... hausse les épaules sans se retourner. Car il n'a pas besoin d'entendre le rire des abonnés pour savoir ce qui se passe derrière lui.



Deux autres scies traditionnelles :

Dans la *Juive*, jamais basse chantant le Cardinal n'a manqué de commencer son duo avec le juif Eléazar sans lui dire :

« Ta fille, en ce moment, est devant le concierge, » au lieu de *le concile*.

Dans l'acte des ténèbres de *Moïse*, les chœurs, au lieu du splendide, mais un peu long ensemble de M. Hippolyte Bis, n'ont jamais manqué de chanter avec conviction cette variante :

« Nous allons bien nous embêter... »

La sévérité de Girard, le chef d'orchestre qui acceptait les faits acquis, mais s'opposait énergiquement à toute ovation de ce genre, a fait que, dans les opéras joués depuis quinze ans, il ne s'est point établi de ces sortes de plaisanteries à perpétuité.

Cependant lors de la représentation des *Vêpres siciliennes*, Gueymard a été victime d'une de ces scies.

Au lever du rideau du cinquième acte, en attendant l'arrivée d'Hélène (Cruvelli), il chantait un grand air sur des paroles qui, par un singulier hasard, pouvaient, comme prosodie et comme coupe de vers, être exactement remplacées par la fable du *Renard* et du *Corbeau*.

Qui avait trouvé ce rapprochement? Je soupçonne l'ex-ténor Marié. — Mais, si ce n'est toi, c'est donc... ta fille?

Toujours est-il que l'idée était amusante, et toutes les fois que Gueymard se promenait sur la scène, en attendant le lever du rideau, s'il passait du côté cour, il entendait quelqu'un fredonner son grand air sur ces paroles :

« Un jour, maître corbeau sur un arbre perché. »

Il allait à droite, c'était un, deux, trois choristes qui chantaient :

« Un jour, maître corbeau... »

Depuis les machinistes jusqu'aux abonnés eux-mêmes, tout le monde s'en mêlait.

Gueymard, après avoir longtemps patienté, finit par en dire un mot à M. Crosnier, qui lui aussi chantait ces paroles, mais mit un avis au foyer pour défendre cette manifestation quotidienne.

En effet, à la représentation suivante, Gueymard se promène à droite, à gauche, au fond, près des avant-scènes. Nulle part il n'entend la scie habituelle; il est radieux et vient remercier le directeur; le rideau se lève, Gueymard entre en scène, M. Girard lève son bâton pour donner le signal à l'orchestre et Gueymard, entonnant son grand air, chante :

« Un jour, maître corbeau sur un arbre perché. »

Il fallut baisser le rideau pendant un quart d'heure, tant l'on riait sur la scène et dans la salle.

ADOLPHE DUPEUTY.



LE ROMAN D'UN FOU

PAR M. DE JACOB DE LA COTTIERE.

(Suite.)

— Elle s'adresse les plus amers reproches; les jeunes époux, répète-t-elle sans cesse, n'étaient-ils pas assez riches, et ne pouvait-on pas attendre la mort de M. de Follinot?

— Et mademoiselle Clémentine?

— Oh ! pour celle là, c'est un ange ! Depuis notre malheur, la chère enfant a refusé les plus beaux partis, prétendant qu'un cœur donné ne peut se prendre.

— A merveille ! mais, de notre manière d'agir dans le passé, que pense-t-elle ? que dit-elle surtout ?

— La chère enfant ne comprend pas comment les malades peuvent plus facilement guérir renfermés que libres.

— Ah ! elle croit cela ?

— Il lui semble aussi que les soins mercenaires ne doivent pas valoir ceux donnés par la famille.

— Charmant ! charmant !!! Pour moi, c'est de l'histoire ancienne ; comme toujours, les jeunes dévouements ne doutent jamais de rien.

— A-t-elle fait encore d'autres réflexions ?

— Certainement, et son plus grand regret ; à l'entendre, est de n'avoir pas été mariée à Gustave.

— Lors même qu'il était malade ?

— Lors même !

— Et quels motifs en donne-t-elle ?

— Oserai-je ?

— Dites.

— Eh bien ! elle va jusqu'à croire que dans un asile un malade ne peut pas guérir.

— Ce n'est que ça ? mais tous les jours nous en entendons de pareilles ! Abordons plutôt un sujet plus sérieux : Ne m'avez-vous pas dit que vous possédiez une propriété près de celle de madame Bertin ?

— Dites plutôt un pied à terre, et encore dans un bien piteux état.

— Qui vous empêcherait de le réparer ?

— Dans quel but ?

— Y installer M. votre fils à son retour de voyage... J'ai mes projets.

— Que je devine ! Ah ! Docteur, si jamais ils se réalisaient, c'est à vous que nous devrions tout le bonheur.

— C'est bon, c'est bon, chère Madame, mais l'important est de songer au départ ; voyez votre fils, préparez-le, relevez son moral..... Je ne vous donne pas de conseil à cet égard, une mère n'en a pas besoin, car son cœur est son génie.

III.

Triste et morne habituellement, la première fois que Gustave revit sa mère, il tressauta comme s'il eût été frappé par une étincelle électrique, puis il se prit à parler avec une volubilité telle, qu'il était difficile de le comprendre, jusqu'au moment où, rentrant dans sa torpeur ordinaire, il sembla ne prêter plus qu'une médiocre attention à tout ce qu'il voyait et entendait.

Depuis sa dernière crise, le sentiment de la liberté lui-même, ordinairement si cher aux aliénés, paraissait l'avoir presque abandonné. Autrefois aimable causeur, maintenant il préférerait se taire, ou repasser dans son cerveau toujours les mêmes impressions ou les mêmes souvenirs. Dans l'espace restreint qu'il se croyait obligé de parcourir chaque jour, il ne savait qu'emboîter ses propres pas. Ainsi, avait-il agi la veille ; ainsi, devait-il agir le lendemain. Pour tout dire, en un seul mot, l'habitude, une habitude des plus machinales avait pris chez lui la place d'une volition intelligente et libre.

A la vue d'un spectacle si navrant, madame de Saint-Rieul demeura attérée. Comme il fallait pourtant prendre un parti, elle chercha durant de longs et douloureux instants ce qu'il y avait de mieux à dire ou à faire, et plus elle cherchait, moins elle trouvait, sinon de nouveaux et d'interminables sujets de douleur...

— Mais mon ami, qu'as-tu ? lui demandait-elle. Je te certifie que loin d'être malade, tu te trouves en pleine convalescence, et qu'au lieu de rester ainsi, tu ferais mieux de sortir de cet asile.

Par malheur, c'était comme si la pauvre mère n'eût pas parlé. Arguments, larmes et prières, tout fut employé, tout fut inutile ; rien désormais ne semblait pouvoir mordre sur cette nature de granit. A bout de forces et par une de ces inspirations soudaines qui ne savent jaillir que d'un cœur maternel, madame de Saint-Rieul de s'écrier :

— Mais, malheureux enfant, tu ne veux donc plus épouser Clémentine ?

— Clémentine ! Clémentine !!! répliqua l'infortuné, en jetant autour de lui des regards quelque peu hébétés : Mais elle doit être morte ?

— Morte, Clémentine ? Pas le moins du monde !

— Au fait, pourquoi le serait-elle ? Oui, pourquoi le serait-elle ? et il se prit à rire du rire des insensés.

— Mon pauvre enfant, tu n'as qu'à le vouloir, tu pourras sortir d'ici, voyager et épouser Clémentine !!!

— Sortir d'ici.... voyager ?.... Pourquoi railler ainsi un malheureux condamné à une éternelle réclusion ?

— Encore une fois, tu es libre, à l'instant même, si tu le veux !

— Moi libre, aujourd'hui ? Et le pauvre garçon, durant quelques minutes, parut comme un homme tout ahuri, chancelant aux bords d'un abîme. Sa mère, en tentatrice habile, doucement l'entraînait vers le seuil de la porte, lui machinalement se laissait faire sans opposer une grande résistance.

— Au fait, pourquoi m'en irais-je ? s'écria-t-il brusquement.

— Eh ! mon Dieu, pour achever de te guérir et épouser celle que tu aimes !

(La suite au prochain numéro.)

L'HARMONIE CHORALE, Société composée de dames et d'hommes, ouvrira le 3 novembre prochain un cours gratuit de musique vocale d'après la méthode en chiffres et la méthode usuelle.

On se fait inscrire, 93, Grande-Rue-de-la-Croix-Rousse, au 1^{er}, les mardis et vendredis, de 8 h. à 9 h. du soir.

Prix d'inscription : 2 francs.

L'ÉCHO DE LA SORBONNE

MONTEUR DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES
Paraît les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine.

Ce journal réunit tout à la fois l'utile et l'agréable, il doit avoir sa place cotée dans le budget de chaque famille.

On s'abonne à Paris, rue Guénégaud, 7, et à Lyon chez M. Ballay, rue Tupin, 34.

Le Gérant, A.-L. MAQUAIRE.

Lyon.—Imprimerie d' Aimé VINGTRAIER.

A. L. Maquaire